

DOSSIER Economie & gestion

>>> Bhagwati (*Eloge du libre-échange*). Economica n'a peut-être pas la surface financière exigée par les agents de ces auteurs américains, et La Découverte ne pouvait décemment publier des auteurs résolument à droite de sa ligne éditoriale.

Production et échéances électorales. Sans marché professionnel pour compléter le nombre de lecteurs étudiants (132 000 inscrits en éco-gestion, 50 000 en AES en 2003), l'économie trouve un petit débouché dans l'édition grand public, plus irrégulière et faite de coups. Le record de cette année reste aux 240 000 exemplaires de *Bonjour paresse* (Michalon), dont le succès s'était amorcé à l'été 2004. Les traductions dressent une carte internationale de cette lassitude désabusée (100 000 exemplaires en Allemagne, 80 000 en Italie, 65 000 en Espagne, 20 000 aux Pays-Bas). Grasset, plus régulier dans cette production d'essais, suivie par Manuel Carcassonne, directeur littéraire, a réalisé aussi quelques beaux scores dans un genre dominé par la critique (voir p. 88). Mais 2005 sera une année relativement neutre, sans doute parce qu'elle est calme sur le plan électoral. Les choix économiques étant au nombre des enjeux majeurs de la politique, les prochaines échéances devraient stimuler la production.

Adossée à la fois aux marchés étudiant et profession-

« Nous avons commencé à traduire des auteurs phares de la pensée économique anglo-saxonne, nobélisés ou nobélisables, sans que cela signifie une adhésion. » Guillaume de Lacoste, Eyrolles

nel, la gestion offre plus de perspectives. Pearson a investi le premier avec détermination, après le retournement de la bulle informatique en 2000-2001. C'est un rare exemple de *business plan* de conquête appliqué à l'édition, qui pourra éventuellement se retrouver dans les cas pratiques des manuels de la maison. Ils ont été progressivement refaits, avec de vrais efforts de clarté, et veulent répondre à l'ensemble de la durée des études. Après quatre ans de travail, la marque est proche de son équilibre, souligne Pascale Pernet, directrice éditoriale. De Boeck est aussi parti à l'assaut de ce marché, armé de volumineuses traductions d'ouvrages américains. Ces nouveaux venus s'ajoutent à Dunod, Vuibert, Gualino, ou encore Dalloz, qui prospectent déjà universités et écoles de commerce (83 000 étudiants en 2004). Ce qui coûte cher, car il faut disposer d'une équipe de délégués pédagogiques, sans que les effectifs universitaires soient équivalents à ceux du scolaire – mais c'est une condition dissuasive pour d'autres éditeurs.

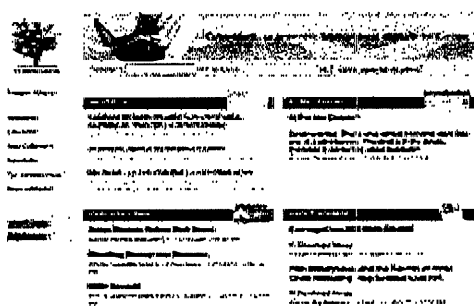
Malgré cette concurrence déjà abondante, La Découverte se prépare à porter ses efforts vers ce segment, jusqu'à maintenant négligé au profit de l'économie. Pascal Combemale, directeur de « Repères », vient de compléter son équipe éditoriale avec Philippe Lorino, un enseignant de l'Essec, et prépare des titres sur les nouvelles normes

LA BIBLIOTHÈQUE ÉLECTRONIQUE EST ARRIVÉE

Cyberlibris propose la consultation payante de 5 700 livres d'économie et de gestion à partir d'un ordinateur.

Alors que Google, Amazon et Yahoo ! ont fait resurgir Internet et la numérisation du contenu des livres sous un angle inattendu pour le monde de l'édition, Cyberlibris semble réussir un pari qui a coûté cher à d'autres entrepreneurs : s'affranchir du petit parallélogramme de papier, et commercialiser des livres sous une forme électronique. Sur www.cyberlibris.com, on peut ainsi lire *Révolution numérique et industries culturelles*, un « Repères » (La Découverte) publié en juin dernier sur les malheurs des producteurs de musique et de cinéma, auxquels échappent les éditeurs pour le moment. La Découverte a mis 116 de ses titres dans cette bibliothèque en ligne, et en perçoit les premiers droits, tout comme Dalloz, Dunod,

Elsevier, Gualino, Blackwell Publishing, etc. « Nous sommes en contrat avec 175 éditeurs, et nous proposons 5 700 titres au total, dont 1 200 en français, pour l'essentiel en économie, gestion et management », explique François Lascaux, directeur général de cette entreprise fondée en 2001. Son modèle économique est toutefois différent des projets de e-book qui ont fait long feu. « Nos clients ne sont pas des particuliers, mais des collectivités, essentiellement des écoles de commerce et quelques entreprises. Nous en avons aujourd'hui une trentaine, et nous atteignons notre point d'équilibre. Le tarif dépend du nombre d'accès : à moins de 500, il est de 60 euros par



La page d'accueil de Cyberlibris.

personne. Il est dégressif, jusqu'à 20 euros pour plus de 5 000 accès. La moitié de nos recettes est reversée aux éditeurs, chaque mois », précise François Lascaux, qui ne communique pas de chiffre d'affaires. La répartition entre les éditeurs est calculée au prorata du volume de consultation de leurs ouvrages. Si le téléchargement est bloqué, l'impression est

possible, la lecture à l'écran restant fastidieuse, même pour les nouvelles générations élevées à la Game Boy. Cyberlibris est aussi un outil pédagogique pour les enseignants, qui y découpent leurs bibliographies, en accès réservé à leurs étudiants. Il est possible d'acheter tous les livres de la base, via un lien direct avec Amazon. Gualino, qui a mis 75 titres de son fonds

depuis un an, ne constate pas d'effet particulier sur les ventes de ces ouvrages. « Pour le moment c'est plutôt une source de revenus supplémentaires qu'une substitution », estime Philippe Gualino, directeur marketing éditorial. Mais certaines écoles de commerce adhérentes auraient diminué leur budget d'achat de livres « vieux style ». L'avenir de Cyberlibris dépendra aussi de son exhaustivité. Quelques éditeurs, comme Pearson Education ou De Boeck, refusent encore de mettre leurs ouvrages dans cette bibliothèque numérique, qu'ils rêvent peut-être de constituer eux-mêmes. En revanche, le libraire ne trouve aucune place dans ce nouveau circuit.

H. H.